

un certain point des élans de passion. On oublie trop que c'est à M. Cousin que revient l'honneur d'avoir en quelque sorte inventé ce mouvement littéraire vers le XVII^e siècle, et qu'à ce titre seul nous lui devrions encore de la reconnaissance : mais est-on juste en ce monde ?

Du reste, cette portion de la vie de Madame de Longueville que raconte aujourd'hui M. Cousin, est bien la plus lamentable et la plus affligeante. Madame de Longueville pousse et décide son frère à devenir le chef des rebelles ; du moins nous la voyons fidèle jusqu'à la fin, tandis que les principaux du parti réalisaient les tristes paroles du grand Condé : « Vous m'abandonnez tous ! » Nous assistons au renouvellement de la guerre civile en 1651 ; nous suivons Condé en Guyenne, puis nous voyons les faits et gestes des frondeurs à Paris, en 1652, jusqu'au triomphe de Mazarin, pour aller étudier à Bordeaux, en 1652 et 1653, la fin de la Fronde. Le chapitre consacré au triomphe de Mazarin est la partie capitale de ce livre et renferme les plus remarquables pages. Je signalerai notamment l'appréciation de l'esprit du parlement dont M. Cousin accuse nettement le vice, le mélange de la justice et de la politique, et aussi celle de la conduite de l'aristocratie à cette époque, dans laquelle l'auteur ne voit ni anticipation de la révolution française, ni imitation de la révolution anglaise. En résumé, ce nouveau volume est digne de celui qui l'a écrit, et il serait injuste de ne pas insister tout particulièrement sur les quelques pages qui composent l'introduction, et ici M. Cousin apprécie avec une rare lucidité cette courte et importante période de nos annales : « Toute notre ambition, dit-il, a donc été de présenter au lecteur attentif de sérieux récits, animés par la seule passion de l'exacritude et par un patriotisme à l'épreuve des mensonges ou des illusions de l'esprit de parti. » Le but est complètement atteint.